

ETC



Art contemporain, tirages et cotes d'écoute

Isabelle Lelarge

Numéro 19, été 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35936ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lelarge, I. (1992). Art contemporain, tirages et cotes d'écoute. *ETC*, (19), 33-34.

ART CONTEMPORAIN, TIRAGES ET COTES D'ÉCOUTE

Daprès le rapport Coupet, daté de 1990, sur le financement des arts et de la culture au Québec, 60 % de la population ne vont jamais au théâtre ou dans un musée. C'est une statistique déplorable mais, imaginez, dans le cas de l'art contemporain c'est au moins 90 % de la population qui ne nous connaissent pas !

Cela fait pas mal de monde pour qui notre travail ne compte pas et cela fait, aussi, pas mal de monde à qui les médias peuvent s'adresser.

La responsabilité des journalistes

En ces temps de récession, et surtout depuis l'automne 1991, nous sommes victimes plus que jamais de la morosité qui anime certains journalistes. Par leurs discours apparemment documentés mais jamais contextuels (Jacques Dufresne contre Borduas à la Presse ; la revue Mtl contre les cotes et la forme des œuvres d'art) ou, alors, par un discours trop documenté et trop contextuel (Jean-Claude Leblond à La Presse), bref par un discours gratuit, sensationnel et moralisateur, les journalistes interpellent le vaste bassin de non consommateurs d'art contemporain dans la perspective d'y trouver là une niche nouvelle d'adeptes et visent, ainsi, dans le cas des médias de l'écrit, un accroissement du lectorat, des annonceurs, puis du tirage.

Mais cette haine soudaine envers l'art contemporain je la sens davantage préfabriquée, factice, bien plus que réelle ou représentative de l'opinion publique car il s'agit-là, à mon sens, d'une invention des médias et non du public. Qui ou que représentent donc les médias ?

Aujourd'hui on vit le paradoxe de la diffusion. D'une part, l'art contemporain est plus couvert et les médias nous lancent le message qu'ils nous appuient mais, d'autre part, nos efforts sont minés par la manière dont est présentée notre travail, tout en nous marginalisant de plus en plus.

Alors, quel est donc ce jeu de contradictions auquel nous sommes conviés ? Tout ce qu'on demande aux médias c'est de respecter la nature de nos recherches au même titre que pour d'autres professions. Tout ce qu'on demande c'est qu'ils nous représentent tels que nous sommes et sans distorsion de la réalité. Certains médias sont objectifs tels : Le Devoir ; Pierre Lapalme à Radar ; Christiane Charette ; Rideau ;

Vidéotron (à sa manière) ; Voir ; Mirror... et, par ailleurs, ils donnent souvent la parole aux artistes. Mais je mets dans le même papier les : Bande des six ; Montréal ce soir ; Francine Grimaldi ; La Presse (sauf Jocelyne Lepage) ; Le Journal de Montréal ; The Gazette, MTL... et même une grande majorité des revues culturelles qui nous craignent comme si « elles » avaient peur que l'art contemporain ça leur explose au visage !

Sur le plan des idées et des courants, la télévision qui effleure trop souvent les sujets à tout bêtement suivi la presse écrite et se situe clairement à sa remorque. C'est pourquoi Denise Bombardier et Anne-Marie Dussault, dans leurs émissions respectives, ont tant tardé à traiter plusieurs fois d'art contemporain ; à plusieurs reprises leurs invités, ou nouveaux acteurs de cette fausse croisade, reprenaient la nouvelle tendance du dénigrement ? Alors, la question que je me pose est la suivante : est-ce qu'une majorité des gens est réellement préoccupée par ces querelles intestines ?

Enfin, aux confins d'un autre paradoxe, il existe l'engagement du Devoir envers nous et pour lequel nous serons éternellement reconnaissants. Mais, je me demande si cet engagement n'a pas quelque peu contribué, à sa manière, à soulever la colère chez certaines personnes qui ont vu, à la fois, la hausse des pages accordées à l'art contemporain au détriment d'une baisse des pages économiques. Et je me demande si cet état de fait n'aurait pas conduit La Presse à publier ses textes contre l'art contemporain dans le but d'aller récupérer une certaine tranche des lecteurs insatisfaits du Devoir ?

Je dis que c'est un paradoxe puisque, d'une part, nous sommes heureux de faire publiquement partie de l'échiquier culturel québécois mais, d'autre part, cette resituation semble provoquer les gens dans ce qu'ils ont de plus ignorant en eux. N'est-il pas probable que l'art contemporain pour certains et, même pour des consommateurs d'autres formes de culture, puisse sembler un peu provocateur ? Alors cela pose la question de la fragilité de l'art contemporain au contact des médias et cela insiste sur la nécessité de développer notre propre langage de vulgarisation puisque la grande majorité des médias, en définitive, ne sait pas comment nous aborder. C'est leur manque de connaissances que nous devons en premier lieu combattre. Alors, pourquoi ne pas remédier au problème du

traitement par la création d'un organe de presse central pour l'art contemporain, chargé de nous représenter auprès des médias, chargé de concevoir des communiqués adaptés aux besoins des néophytes, chargé, enfin, de créer notre propre information destinée aux chercheurs, aux journalistes et, enfin, au grand public.

Si on se réfère à un historique de la couverture de l'art contemporain par les médias, de 1977 à 1990, on s'aperçoit que la période après Corridart et jusqu'à la *Robe de viande* de Jana Sterbak et l'acquisition du Barnett Newman par le Musée des beaux-arts du Canada en a été une d'accalmie où, en fait, il faisait bon être ignoré. C'était l'époque où on ne pensait pas à aller chercher de nouveaux petits segments de la population pour augmenter ses revenus. Oui, bien sûr, on nous marginalisait comme toujours en déblatérant sur les ventes records faites à l'encan ou, encore, sur les carrières mirobolantes de jeunes artistes new-yorkais. Par le fait de nous ignorer nous n'existions pas et à peine étions-nous présents dans les pages publicitaires. Mais, pendant ces quinze années, nous n'avons jamais connu l'intolérance que nous vivons actuellement à notre endroit.

Le hic dans ce jeu qui est basé sur l'humeur des journalistes et sur les stratégies de marketing des médias c'est qu'aucun secteur industriel ne peut connaître d'essor si les médias le dénigre. Prenons pour exemple le cas de l'amiante ou, encore, celui plus actuel de l'hydroélectricité québécoise. Malheureusement, les conséquences de ce qu'on pourrait appeler une vague « naïveté » de la part de journalistes qui ne prennent pas leurs responsabilités sont fatales et ont déjà causé des effondrements de marchés. Ainsi, parler de l'échec de Lavalin et sans cesse rabâcher et spéculer sur l'avenir de sa collection ne peut aider le marché de l'art. Les médias sont un moteur économique majeur et par ce type de discours, ils perpétuent l'affaiblissement économique du pays.

Nos responsabilités

En conclusion, à l'inverse de ce qu'on a toujours prétendu, je dirais que l'art contemporain est rentable



Andy Warhol, *Dollar Sign*, 1981 ; acrylique et sérigraphie sur toile.

pour les médias qui s'en occupent et qui sont à la recherche de nouveaux segments de la société. Mais je dirais également que l'art contemporain est fragile et qu'il ne peut être présenté à l'état brut. Il faut songer à une manière de le faire connaître.

À la question demandée Comment les médias représentent-ils l'art contemporain ? je répondrais que la majorité des médias présente de façon inadéquate nos activités. Et j'ajouterais que cette faute est à la fois imputable aux journalistes et à nous, gens de l'art contemporain. N'en déplaise à certains, il y a une partie de notre travail que nous faisons mal. Quand prépare-t-on l'opinion publique ? Pourquoi n'a-t-on pas de porte-parole ? Quand vulgarise-t-on ? Quand faisons-nous du lobby politique ? Pourquoi ne régle-t-on pas des problèmes graves comme la cruciale question de l'implantation d'un système d'enseignement artistique à l'école ? On ne prend que très rarement position, et on ne se prononce pas sur les principes de consultations publiques qui nous minent alors que le citoyen devient l'artiste, etc. Bref, on ne compte pas dans la balance, pas même artistique. Je crois qu'il ne faut pas être trop surpris du traitement qui nous est réservé. Aujourd'hui, à mon avis, nous récoltons les fruits de ce travail mal semé, réalisé sans la moindre stratégie et les médias, au sein de leurs propres guerres, en profitent.

Et, pourtant, les cotes des artistes au Québec ont en général triplé depuis 10 ans, ce qui indique une appréciation de la part d'un public. Et pourtant, nous comptons dans la balance économique quand 12 000 personnes visitent annuellement à Montréal, en 5 jours, la foire d'art contemporain ELAAC. Et pourtant, nous comptons quand, tous les quotidiens y compris le Journal de Montréal font un effort pour se doter d'une section « arts et spectacles » ; quand Le Devoir défend ardemment notre cause ; quand, pourtant, 1 464 000 personnes ont visité, en 1988-1989, les quatre musées principaux du Québec, et j'en passe puisque vous êtes tout aussi convaincus que moi de notre force.

ISABELLE LELARGE